

14 Culture

A la Roque d'Anthéron, le piano du bonheur

CLASSIQUE Le festival où le clavier est roi affiche une programmation rayonnante. Ouverture en jeunesse de près d'un mois de concerts, menés à un rythme soutenu

SYLVIE BONIER, LA ROQUE D'ANTHERON
@SylvieBonier

Exemplaire. Rien de moins. L'inaltérable santé du festival de La Roque d'Anthéron, Mecque internationale du piano, est unique en son genre. On doit ce succès insolent à René Martin, qui créa, il y a quarante et un ans, le plus beau rendez-vous dédié au clavier. L'homme, discret et proche de ses équipes, n'est pas qu'un organisateur avisé et fondateur du formidable Centre de réalisations et d'études artistiques (CREA). Avec tranquillité et obstination, il se consacre depuis des décennies à rendre la musique accessible au plus grand nombre.

Sa fameuse Folle Journée de Nantes, événement repris à Bilbao, Rio, Varsovie, Ekaterinbourg et cinq villes du Japon, attire des foules sans relâche. Des Folles Nuits lui ont emboîté le pas sur l'Hexagone. On retrouve encore le pèlerin musical à la tête d'autres grands rendez-vous comme l'abbaye royale de Fontevraud, la Grange de Meslay ou l'Hermitage de la Baule. L'incroyable énergie et la vision de René Martin n'ont pas de limites.

Festival rescapé

La preuve? L'année dernière, qui célébra quatre décennies pianistiques dans le parc de Florans, l'édition n'a pas été annulée. Le festival rescapé de La Roque d'Anthéron a été le seul rendez-vous festival d'une telle ampleur à être maintenu, grâce à l'optimisme, la pugnacité et l'adaptation intelligente aux mesures sanitaires. Pendant qu'ailleurs le silence régnait, à La Roque a accueilli 3000 spectateurs à raison de 500 places maximum, réalisant l'exploit de remplir à plus de 90% ses espaces de jeu autorisés.

Trois concerts par jour, sans orchestre mais en petites formations de chambre ou récital, masque imposé malgré la situation en extérieur, contrôle strict des flux, gel, un siège sur trois, pas d'entracte: l'édition remaniée a été un plein succès. On s'y

L'Ukrainien Vadym Kholodenko, 35 ans, a servi le 5e Concerto «L'Empereur» de Beethoven avec maestria. Rien d'impossible à son jeu fluide, d'une incroyable ductilité. (VALENTINE CHAUVIN)



est rendu avec enthousiasme et appétit contre mistral et soleil de plomb, menace d'orage et convivialité restreinte.

Cette année, riche de l'expérience précédente, le festival a repris son cours avec une occupation augmentée à 1200 places sur les 2200 de l'auditorium. La longue file d'attente sur la route d'arrivée et la patience du public confronté aux contrôles de passe sanitaire et de sécurité Vigipirate montrent la puissance de l'attrait des lieux. Ambiance bon enfant devant l'organisation hyper-rodée, cigales déchainées: la première soirée du week-end avait des airs de retour au pays musical.

Nicholas Angelich, fidèle parmi les fidèles, devait ouvrir les feux vendredi. Malade, il a laissé la place à Vadym Kholodenko. A bientôt 35 ans, l'Ukrainien oscille entre une jeunesse qui s'attarde et un sérieux de vieux sage. Son jeu lui ressemble:

libre et clair comme une source fraîche, organisé et maîtrisé comme la voûte d'un pont de pierres.

Les mains, bien campées et «pom mées», racontent une solide pratique entamée dès l'enfance. Lancé sur les scènes internationales à 13 ans et formé tôt à l'école soviétique avant de suivre l'enseignement de Vera Gornostayeva à Moscou, Vadym Kholodenko a sous les doigts une palette infinie de touches, de dynamiques et de nuances. Rien d'impossible à son jeu fluide, d'une incroyable ductilité.

Son 5e Concerto «L'Empereur» de Beethoven n'est ni pompeux, ni cassant, ni tragique ou imposant. Il se situe entre l'éther et la chair des notes, dans un déroulement narratif souple et étonnant de naturel. Des pianissimi suspendus et une douceur sonore aérienne viennent poétiser l'assurance des attaques, jamais martelées.

Dès le premier mouvement, le soliste se coule dans le flux orchestral pour en émerger en poisson volant. Il dissout les marteaux pour faire chanter les mélodies comme un archet. Cette liquidité

Lars Vogt est un explorateur. Il révèle des angles d'écoute inédits

digitale donne à Beethoven des allures rêveuses inhabituelles, sur l'accompagnement inégal de l'Orchestre de chambre de Paris. Quelques déséquilibres d'un cor trop présent, et autres décalages instrumentaux n'ont pas raison de l'interprétation très personnelle du pianiste. Et le chef Lars Vogt, dont la direction pleine de

vitalité, de plaisir et de franchise de ton décoiffe les traditions stylistiques, parvient à sortir la 5e Symphonie de ses rails.

Prise dans l'urgence, haletante, chaque ligne interne finement ouvragée, la fameuse «pom pom pom-pom» se libère de toute lourdeur au profit d'une vie foisonnante et imprévisible. Après le finale de la 1re Symphonie de Prokofiev humoristique et la brillante Polka de W. R. de Rachmaninov, l'esprit ludique s'invite en bis pour rappeler que la musique rend aussi heureux. La virtuosité éblouissante et joueuse de Vadym Kholodenko en est l'illustration parfaite, dans la lignée d'un Vladimir Horowitz chatouillant les touches avec grâce.

Le lendemain, la soirée menée par Lars Vogt est allée encore plus loin dans l'indépendance d'esprit et le bonheur de l'échange. Après Beethoven, Mozart à lui

aussi intégralement investi la scène. En «guest-star», le jeune Mario Häring a ouvert avec le 12e Concerto pour piano.

«Compromis heureux entre ce qui est trop facile et trop difficile», selon Mozart lui-même, l'ouvrage ne fait pas partie des grands chefs-d'œuvre. Et l'élève du chef pianiste, encore scolaire de jeu, ne possède pas l'imagination de son maître. Mais sa précision de déclamation, le perlé de son toucher et la finesse de ses nuances conviennent à ce Mozart-là, sage et vif.

Lorsque Lars Vogt se met ensuite au clavier, c'est une autre histoire. Cet homme, à l'image de Christian Zacharias, est un explorateur. Il dégage et révèle des angles d'écoute inédits en vrai découvreur. Fouet-teur d'élan, Lars Vogt entraîne ses musiciens au bord des lignes, quitte à déborder du cadre. On aura ainsi entendu un étonnant 24e Concerto pour orchestre et piano, tant le soliste se place au service des instruments avant de se mettre en valeur lui-même.

Osmose totale

Les sonorités du clavier sont fondues aux vents sur un tapis de soie aux cordes. L'énergie est électrisante et les dynamiques sculptées dans une masse compacte. Du pianiste ou du chef, on ne sait plus qui saluer tant l'osmose savère totale avec l'orchestre. La générosité qui circule abondamment porte la 41e Symphonie «Jupiter» à des hauteurs remarquables de densité tant sonore qu'humaine.

Et quand Lars Vogt va chercher Mario Häring pour une amicale Valse op. 39 no 15 de Brahms à quatre mains, après une rafraîchissante contredanse des Boréades de Rameau en deuxième bis, on se dit que ce diable d'ouverture remet le partage et l'ouverture au cœur du geste musical. Là où ils devraient toujours rester. ■

Festival de La Roque d'Anthéron. Jusqu'au 18 août. festival-piano.com

PUBLICITÉ

VIVEZ LES JEUX

AU MUSÉE OLYMPIQUE

DU 23 JUILLET AU 8 AOÛT

ATELIERS, PROJECTIONS, PERFORMANCES, VISITES... SOIRÉES «CHILL & DINE» AU TOM CAFÉ

OOO LE MUSÉE OLYMPIQUE olympic.com/musee

Découvrez tout le programme en scannant le code QR

TOURNOI OLYMPIQUE

Le Musée des douanes ravive le souvenir des damnés

HISTOIRE Dans cet ancien poste-frontière reconverti en musée, près de Lugano, une exposition revient sur le sort des contrebandiers et des réfugiés aux confins de l'Italie durant la Deuxième Guerre mondiale. Un précieux travail de mémoire

ANDRÉE-MARIE DUSSAULT, LUGANO

Contrebandiers et réfugiés à la frontière italo-suisse durant la Deuxième Guerre mondiale. Voilà le thème d'une fascinante exposition au Musée suisse des douanes, *Une Frontière entre pauvreté et persécutions*, conçue et réalisée par l'historien tessinois Adriano Bazzocco. En prime, pour arriver à Caprino (Cantine di Gandria), il faut traverser les eaux vertes du lac Ceresio en bateau depuis Lugano, au milieu d'un paysage de montagnes féériques.

Dans l'édifice qui fut un poste-frontière jusqu'en 1947, une pièce aux murs noirs est divisée par des grillages. On y découvre des photos en noir et blanc de contrebandiers en action, d'un chien dressé pour assurer des trajets, 5 à 10 kilos de marchandises sur le dos. Ainsi que des unes de magasins sur les affrontements entre ces hors-la-loi et les douaniers ou sur le fameux Clemente Malacrida, alias le Duc de la montagne, qui a inspiré un roman écrit par un ancien garde-frontière.

Dans une autre section, le «kilo» du contrebandier a été reconstitué: la *briccola*, un gros sac en toile pour le transport; les *poduli*, des

choussons en jute laissant un minimum de traces en chemin; un bâton en bois de noisetier pour faciliter la marche et, bien sûr, quelques images saintes pour se préserver.

On apprend que la pauvreté extrême a poussé y compris femmes et enfants à s'adonner à ce trafic dangereux. Leur tâche consistait essentiellement à transporter du tabac, du café et du sucre, de la Suisse vers l'Italie où les prix étaient beaucoup plus élevés à cause des monopoles, des taxes et de la constante dévaluation de la lire. L'industrie du tabac tessinois a d'ailleurs vécu un âge d'or à cette époque...

Resquiller en sous-marin

Pour contrer celle-ci, dès 1880, l'Italie a construit la *ramina*, une barrière en fer équipée d'un système d'alarme ingénieux fait de cloches. Mais les contrebandiers n'étaient pas en reste. Les gardes-frontières sont par exemple mis au jour en novembre 1948 un sous-marin artisanal en bois revêtu de métal, d'une capacité de 450 kg, fonctionnant à pédale.

Durant la guerre, l'importation est plus difficile. Même si les surfaces de culture s'agrandissent et le rationnement s'impose – en témoignent les coupons, cartes et autres timbres – la contrebande s'intensifie, y compris vers la Suisse, et c'est à la frontière italienne qu'elle est la plus intense. Ce sont les «années du riz»: en 1943, 11539 kilos de riz en provenance d'Italie sont saisis. La farine,

le beurre, le salami, le fromage et la laine sont aussi très prisés.

A l'étage supérieur du musée, au son de l'opéra *La Force du destin* de Giuseppe Verdi, on découvre un registre qui, d'une calligraphie soignée, liste les arrivants à Caprino – le seul du genre conservé en Suisse. Il révèle que 97 juifs, 29 prisonniers de guerre, 26 déserteurs, 24 politiciens, des taxes et de la constante dévaluation de la lire. L'industrie du tabac tessinois a d'ailleurs vécu un âge d'or à cette époque...

Métier dangereux

Maria Moser Menna, directrice des lieux, souligne que les gardes-frontières qui vivaient dans cet édifice n'avaient pas la vie facile. «Discipline militaire rigide, tous étendus, exposition aux intempéries, salaires misérables étaient leur lot et leur métier étant trop dangereux, ils ne pouvaient avoir une famille.» De nombreux contrebandiers et réfugiés sont passés par ici, rappelle-t-elle. «Beaucoup de destins ont été décrites entre ces murs. Revenir sur cette période historique est fondamental.» ■

«Une Frontière entre pauvreté et persécutions», au Musée suisse des douanes, Lugano. Jusqu'au 17 octobre. www.ez.admin.ch/ez